

La Vie Moderne. 18 Mars 23

Lettre ouverte à M. Trouduq

Le « mandrille », autre espèce de babouin, est d'une laideur désagréable et dégoûtante.

Le Petit Buffon illustré.

Monsieur, je n'ai pas le désavantage de vous connaître. Les premières fois que j'entendis parler de vous, vous n'aviez pas encore cette grosse situation littéraire qui vous tient lieu de talent. Vous jouissiez d'une petite notoriété qui ne valait pas le mal que vous vous donniez pour y atteindre. Les gens informés assuraient : *Jaloux, c'est l'Académie dans dix ans*. Quelques articles, deux romans, m'avaient édifié sur votre compte. Assez naïvement, je me disais : *On cragère*. Mais les immortels vous couronnèrent comme une simple rosière, et depuis quatre ou cinq ans, il semble que le monde s'ingénie à vous donner de l'importance. Aujourd'hui votre avenir académique ne fait plus un pli ; et vous bénéficiez d'une façon éclatante de la nullité de vos écrits, si évidente que personne ne sait comment les attaquer. Tout de même à chaque coup que je lis dix lignes de votre prose, je me sens déconcerté, et je demande à certaines gens qui parlent de vous avec respect à quelle qualité vous devez une considération croissante. Il y a des gens qui ont le front d'invoquer vos livres, mais le plus généralement mes interlocuteurs se bornent à dire : *C'est un brave homme*. Je réponds que je n'aime pas les braves gens. On convient alors que vous avez l'oreille de bien des personnes *comme il faut* et voilà de quoi me clouer le bec, si vous étiez prêtre et non pas écrivain. J'ai beau tenter de me faire à votre style, il est trop vilain. Je vous abandonnerais bien à vos romans qui sont de pâles rigolades, si vous ne vous croyiez l'esprit critique. Car vous vous croyez *un esprit*. Cela vous dispense de toute retenue, cela vous permet de trancher de n'importe quoi sans y rien connaître. Ainsi vous parlez peinture, petit monstre. Je vous dis ça parce que tout le monde le pense sans oser en faire état. Mais enfin ce qui me décide à le dire, c'est votre articles sur Zola, au cours duquel, hanneton, vous êtes venu vous cogner à mes vitres.

Le morceau débute par un postulat : on oublie Zola, cela éclate aux yeux, comme vous dites. On aimerait savoir ce que vous entendez par *les jeunes écrivains*. Mais passons. Dostoïewsky, prétendez-vous, ou

les aventuriers anglo-saxons (*sic*), ou la tradition de nos grands analystes nationaux, de Mme de Lafayette à Stendhal et de Benjamin Constant à Proust, voilà ce qui domine le roman selon vos statistiques. C'est beaucoup, et je vois que vous mourez d'envie d'appartenir à la bande noire qui, sous le nom de N.R.F. fait ici l'office de Kukulx-Klan en donnant une version officielle de l'évolution littéraire telle qu'elle doit s'entendre. Vous me paraissez bien pressés, mes enfants, d'écrire « de Benjamin Constant à Proust », il n'y a rien à y faire ; cela sonne mal. Vos sources ou vos racines, comme vous écrivez indifféremment, vont vous permettre, une fois *posées*, d'assigner une place dans votre palmarès aux auteurs influents et à ceux qui ne comptent pas ; on croirait entendre parler un marchand de vins en période électorale. Vous nous gardez votre vérité schématique pour la bonne bouche : c'est à la chute de l'article qu'on saura à quoi s'en tenir sur les grands romanciers et conteurs du XIX^e siècle : Balzac, Flaubert, Stendhal, Mérimée et Maupassant. Voilà qui est pesé, et mieux vaut passer sous silence Hugo, Nerval, Vigny, Gauthier, Villiers de l'Isle-Adam, Huysmans. Mais Maupassant, tu parles !! Et Flaubert, votre maître à tous Huysmans que je n'aime qu'une fois sur deux, vous vous en faites, Monsieur Jaloux, une idée joyeuse : les meilleures pages d'*A Rebours* seraient du Courteline. Je n'ai mis à croire que pas plus qu'écrire vous ne savez lire. Mais alors, qu'est-ce qui vous prend ? Quelle mouche vous pique que vous renouveliez ici contre Zola le geste héroïque de l'âne fabuleux ?

Il vous fâche que le mot *réaliste* s'applique à Zola, et vous lui opposez Balzac, « *les Cousins pauvres, c'est la France* », vous ne pensez pas si bien dire. Même Sand pendant que vous y êtes : ses « *terriens* (on l'a vu pendant la guerre) sont plus exacts que ceux de *la Terre*. » Ah ! oui, c'est *la guerre* qui vous éclaire sur les paysans, les bourgeois et les aristocrates. Elle nous apprend, cette moralisatrice, combien les gens de l'Oise qui brûlèrent vivant un des leurs sur une charrue, qui ne virent un homme qui leur demandait secours, avait été calomniés par cet horrible Zola, « *anxieux érotique, qui a pris ses terreurs et ses désirs pour des réalités* ». Au fait, Edmond, vous qui parlez si bien de celle des autres, renseignez-nous sur votre sexualité. Tout de même, quand il s'agit de Zola, malgré vous, le mot *puissant* est toujours celui qui vous revient. Maintenant, les bourgeois, ils ne se trouvent pas ressemblants, hein ? ceux qui veulent bien

vous faire une place dans trois ou quatre saisons ? Et quand tout cela serait *faux* pour employer votre vocabulaire, il faudrait bien que ce soit plus *vrai* que la photographie pour être « magnifiquement vivant », comme vous en convenez.

Le style surtout des *Rougon-Macquart* vous incommode. Vous citez complaisamment les passages qui vous choquent. J'avoue ne rien voir qui vous vaille. L'emploi que vous faites de l'italique permet de résumer vos reproches en un seul : les formules de conversation dans la langue écrite vous semblent communes, basses. Sans le dire, vous faites ici l'éloge inattendu du style noble (à propos, je croyais que vous aimiez Proust ?) On ne parle pas comme ça dans votre monde. Est-ce que par hasard, et toujours selon vos termes, ce ne serait pas vous le « calicot vaguement parvenu » ? Cela expliquerait votre maiaise devant telle phrase que vous relevez : « ...l'on avait ajouté, aux quatre coins, quatre *petits* lustres, dont les bougies, jointes à celles du lustre central, jetaient une clarté *extraordinaire* ». Vous soulignez *petits*, on se demande pourquoi ; vous soulignez *extraordinaire* et c'est que vous comprenez *surprenant*, ce qui vous semble un parler d'épicière ; car vous ignorez le sens propre des mots.

Vous devenez bouffon quand vous prononcez « l'univers psychologique » pour faire à Zola ce reproche qui traîna partout d'avoir mis des pantins en scène. Et à la ligne suivante, vous révélez avoir appris la psychologie dans les livres. Et vous qui reprochiez à Zola d'être un esprit tourmenté, un anxieux etc., vous lui déniez un peu plus loin toute vie spirituelle, toute vie morale, toute vie intellectuelle. Et allez donc. « Si un sauvage du centre de l'Australie — les plus arriérés de tous — écrivait une épopée romanesque, elle serait moins dénuée que celle-ci de tout ce qui fait le mystère central de la vie humaine ». Excusez-moi vraiment, mais cela ne veut rien dire. Le goût d'André Gide pour *Germinal* vous donne à réfléchir, mais après une assertion comme celle dont je parle, votre petit effort d'impartialité n'est qu'une pitrerie.

Tout cela ne nous explique pas le mobile effectif de votre ruade. Il me semble le deviner. Le désir d'une belle péroraison vous trahit : Emile Zola et George Sand, fils tous deux de Jean-Jacques Rousseau et dis-

ciples attardés de la Révolution. Ha ! ha ! La moralité de l'article ne serait-elle pas dans cette philosophie de l'histoire littéraire qu'on cherche à implanter gentiment depuis quelques années et qui n'est pas dans un *musette*. M. le baron Scillère qui vous sert chaud l'occasion de faire son affaire à l'auteur de *L'accuse*, est un spécialiste en cette matière louable. Et vous le félicitez de *prouver (sic)* « quelle est la place de Zola dans ce messianisme romantique ? qui est né du *Contrat social et des Confessions*, et dont on commence à voir que le *rimbaudisme* contemporain est la plus inattendue et la plus mystérieuse résurrection ». Faisons un instant bon marche d'ineptie que cela constitue. Brigueriez-vous sérieusement l'autorité que M. Paul Souday, critique de gauche, n'a pas en flattant les manies d'une *droite*, laquelle paraît toute puissante quand on la regarde du haut du salon Mühlfeld ? Messianisme, que voilà un beau mot. Et qui plaît aux dames. Elles ne savent pas ce que ça veut dire. Mais c'est un beau mot. Ça a l'air injurieux. « Ma chère, comment pouvez-vous sortir avec une robe aussi messianique ? » Il est évident qu'on ne regardera plus jamais quelqu'un qu'on a traité de *messianique*. Du moment que Rousseau est un messianique, vous voyez ce que cela prouve. D'ailleurs, c'est un mot qui plaît à MM. Tharaud, deux auteurs tout à fait convenables. Un peu ennuyeux peut-être. Mais Rimbaud n'est qu'un messianique. Justement, on ne savait plus comment s'en débarrasser, de Rimbaud. Il fallait y penser : c'est un messianique, et *ses paysans* sont moins vrais que ceux de Florian, pourtant un peu messianique à ses jours. Enfin, voilà un bon moyen d'exécuter les gêneurs. *Fumiste*, on n'y croirait plus guère ; *fou*, cela commence à se démoder. Jusqu'au *bon goût* dont on n'ose parler qu'à voix basse (quand il n'y a pas d'hommes). On a trouvé *messianique*, ça va permettre de jeter au fumier tout ce qui ne paraîtra pas catholique et de bon ton. Voilà ce qui plaît à M. Gillouin dans le livre de notre baron. Voilà ce qui vous y enchante.

Eh bien, jeunes gens, que rien ne vous arrête. Puisque vous avez mis le doigt sur une hérésie capitale de l'esprit, développez, développez à qui mieux mieux vos fraîches théories orthodoxes. Lisez, bien attentivement si possible, la littérature de tous les temps et de tous les pays. Faites un index pour les *messianiques*. Excommuniez sans peur. Purifiez les bibliothèques. Mais que vos goupillons soient humides, ne laissez pas sécher l'eau bénite dans vos crachoirs, vous allez en avoir besoin. Il vous faudra

une bonne provision d'exorcisme. Voici que malgré vos dénégations craintives, malgré l'oubli où vous vous flattez de maintenir certaines ombres inquiétantes qui s'allongent à perte de vue, malgré les fétiches brandis, voici que les grandes hérésies recommencent, que les schismes déchirent à nouveau les voiles de vos temples, voici que l'homme va se croire encore une fois tout permis.

Car de tous les points de l'horizon, il y a des maudits qui accourent.

LOUIS ARAGON.